

Bulletin de l'Institut

pour

l'étude de l'Europe sud-orientale

Publication mensuelle

dirigée par

N. IORGA, G. MURGOCI, V. PÂRVAN

PRIX D'ABONNEMENT :

Un an, 6 fr., un n-o 50 ct. — Étranger: un an, 7 fr., un n-o 60 ct.

Dépôt à la Librairie C. Sfetea, Bucarest

S'adresser pour la rédaction à

N. Iorga, Vălenii-de-Munte (Roumanie)

ACADÉMIE ROUMAINE

BULLETIN

DE LA

SECTION HISTORIQUE

PUBLICATION TRIMESTRIELLE

SOUS LA RÉDACTION DE N. IORGA

Vol. III, n-o 1.

NOTES ET EXTRAITS

POUR SERVIR A

L'HISTOIRE DES CROISADES

AU XV-e SIÈCLE. — PUBLIÉS PAR N. IORGA

Quatrième série (1453-1475)

Buletinul Institutului

pentru

studiul Europei sud-ostice

Publicație lunară

condusă de

N. IORGA, G. MURGOCI, V. PÂRVAN

PREȚUL ABONAMENTULUI :

Un an, 6 lei, un n-r 50 b. — Străinătate: un an, 7 lei, un n-r 60 c.

Deposit la Librăria C. Sfetea, București

Pentru redacție a se adresa
D-lui N. Iorga, Vălenii-de-Munte.

A apărut

ISTORIA COMERȚULUI ROMĂNESC

de N. IORGA.

VOLUMUL I-iū (până la 1700):

Drumuri, mărfuri, negustori și orașe.

Lucrare scrisă din inițiativa și cu sprijinul d-lui
DIMITRIE HAGI-THEODORAKY.

Prețul: lei 3.50.

A apărut

Istoria războiului balcanic

de N. IORGA.

Prețul: Lei 3.50.

BULLETIN DE L'INSTITUT

POUR

L'ÉTUDE DE L'EUROPE SUD ORIENTALE

Sloane: Les Balcans. — Livre rouge autrichien. — Holland Rose: Origines de la guerre. — Thumb: Grammaire néo-grecque. — Câțeu: Banques de Transylvanie. — Andréadès: Finances grecques.

William M. Sloane, *The Balkans, a laboratory of history*, New-York-Cincinnati 1914.

C'est un volume de brillants „essays“, ironiques et blagueurs, comme s'il ne serait pas question d'intérêts bien réels, de nobles passions et d'efforts parfois surhumains de la part de ces anciens peuples qui jouissaient d'une civilisation avancée, celle de la Rome orientale, au moment où les hordes des Peaux-Rouges traversaient les forêts à la place desquelles devaient s'élever beaucoup plus tard les cités de l'Amérique moderne. C'est pour lui un „wild world“, le „monde sauvage“ (p. 83) qui ne mérite pas une autre mesure.

Il confesse du reste avoir fait „plutôt comme touriste“ trois voyages dans les régions de l'ancien Empire ottoman, de 1903 à 1910, et avoir rédigé ses chapitres „d'une manière un peu impulsive, ainsi que le demandait le moment“, pour les publier dans la „Political science quarterly“. Un remaniement a été déterminé par cette guerre des Balcans qui aurait pu convaincre les spectateurs lointains du sérieux des faits d'histoire qui forment la vie de cette région de l'„Europe la plus sauvage“ („wildest Europe“), d'après l'expression de l'auteur lui-même, qui paraît connaître d'une manière tant soit peu insuffisante notre continent. Il n'oublie pas, naturellement, d'avertir l'Europe occidentale que, si une ligue entre les États des Balcans intervenait pour leur livrer le sort de Constantinople et des détroits, il faudra bien penser à une autre union, entre les civilisés, pour s'opposer à „une invasion hostile d'une civilisation inférieure, composée“ — notez bien les éléments de cette infériorité indiscutable, ses stigmates — „de race slave, catholicisme grec (*sic*) et gouvernement oriental“.

Avec cela on peut s'attendre à ce qui suivra. Un premier chapitre étudie „la Turquie et la politique européenne“. La Turquie de jadis aurait compris aussi, dans son „musée de races“, qui paraît, n'est-ce pas?, bien bizarre en Amérique, aussi la Croatie et la Dalmatie (nous citons la toute première phrase). Du reste, pour justifier sa formule, l'auteur s'est donné la peine de compter „les représentants de trente-huit nationalités pour ainsi dire différentes“ sur le pont de Galata; il a employé à cette opération, digne d'un professeur d'histoire et d'un „membre de l'Académie américaine“, „quelques heures“. Parmi ces habitants de la péninsule il a découvert même des... Magyars.

L'auteur veut donner une vue d'ensemble sur le développement de l'État turc, mais il commence par Justinien lui-même, qui régna jusqu' „au Portugal“ (p. 5), et avec ces empereurs byzantins du XI-e siècle qui eurent à pâtir à cause des „Lombards“ aussi. „C'est pourquoi il faut se demander si l'avance turque a été une occupation ou une conquête“ (p. 5). Sobieski apparaît dans la ligne suivante comme le „premier ennemi occidental“ qui opposa à cette „avance“ des forces „bien organisées“ (pauvre Pologne du glorieux roi Jean!). Aussitôt la Hongrie, „malgré ses guerres civiles“, jette le joug, sans que les Habsbourg y eussent quelque part, „en 1699“. Les autres suivirent, jusqu' aux Albanais.

Le jugement sur la valeur politique et morale de Byzance est tout aussi faux (pp. 6-7); celui sur celle des Turcs cependant beaucoup plus juste (pp. 7-8), mais la tendance de donner, dans des phrases d'une énergie brutale, une impression violente s'y mêle aussi: le rôle des rênégats comme représentants de la population soumise est totalement ignoré. L'établissement des Turcs en Europe ne commença guère par la „conquête“ de Gallipolis, et Ourkhan n'eut rien à voir dans cet événement si lourd de conséquences. L'idée de nommer Cossovo, d'après l'allemand, „Amselfeld“ est tout de même originale (p. 9). Jean Hunyady n'a pas été „prince de Transylvanie“ (*ibid.*). Soliman-le-Magnifique ne mourut pas „dans une expédition contre une cité hongroise rebelle“, mais bien devant une des possessions de l'empereur, avec lequel il se trouvait en guerre. La comparaison entre les janissaires et la „garde de Napoléon“ est sans doute peu ordinaire (p. 12), celle avec la garde varègue des empereurs de By-

zance tout aussi inadmissible. L'auteur s'imagine que dès l'époque de Soliman et même de Mohammed II le Phanar était — et il ne l'a jamais été — un „quartier aristocratique de Constantinople“ et que les Sultans confiaient aux Grecs ambitieux qui habitaient ce quartier des fonctions de „vice-rois“ et „l'administration de la plupart des postes difficiles“ (p. 13). Nous renonçons à analyser le reste: les idées s'entremêlent sans cesse: ceux qui connaissent le sujet en seront choqués, les autres n'y comprendront rien.

Abdoul-Hamid et son régime sont le sujet du second chapitre. Il commence par une sévère critique de ceux qui parlent de la Turquie sans la connaître et par l'affirmation qu'un long séjour dans un pays amène la perte de l'acuité des sensations et que tout de même l'œil vif du touriste est préférable. „Sa valeur est peut-être tout aussi grande que celle d'études laborieuses“ (p. 25). Et M. Sloane dit nettement que c'est „la raison“ pour laquelle, ayant vu l'époque d'Abdoul-Hamid et ayant écouté les racontars pendant ses voyages, il a le droit d'en parler. Il sait, par exemple, que les Turcs, „peuple totalement non-historique“ (*unhistoric*), enterrent leurs morts en Asie (p. 25). Cependant il a compris l'âme turque et il trouve des expressions heureuses pour la caractériser (pp. 26-28); il connaît l'essence du gouvernement de cet empire en décadence —, bien qu'il se trompe lorsqu'il affirme que ce système a pu mener à la gloire et à la domination un peuple. Mais il y a aussi des anecdotes, plus ou moins authentiques, et des affirmations, absolues, cela s'entend, comme celle que les vrais Turcs sont rentrés depuis longtemps en Asie, que les nations des Balkans ont plutôt le sens du moyen-âge (le sens du moyen-âge est cependant un sens constitutionnel, et non ethnographique) et qu'il faut dire plutôt—avec tout le mépris dont on est capable quand on vient d'outremer, où les nations sont dûment distinguées—: „nationalités“ (p. 34). Ce mépris s'étend, du reste, sur toutes les petites nations de la vieille Europe; l'intérêt qu'on leur porte paraît absurde à l'auteur (p. 35). Et il signale la question „nationale“ de la Sicile, le „séparatisme dans l'Empire d'Allemagne“... Parmi les petites nations, les „little nationalities“ il n'oublie pas, bien entendu, les Hindous... Les professeurs, les souverains, „dynastic land-grabbers“, sont dénoncés comme des adversaires de la liberté et de la vie paisible des populations in-

nocentes, par l'exploitation de cette idée malheureuse et malfaisante qui prétend donner à chaque nation le droit de vivre avec sa langue et son âme (p. 36). D'autant plus que „personne ne connaît à cette heure ce que c'est qu'un „Gréco-Romain (*sic!*), un Celte, un Teuton ou un Slave“ (p. 36). Surtout dans ces régions de l'Est, qui ne méritent pas qu'on leur applique les termes de „nation“, „peuple“, „patriotisme“, „histoire“. Ce serait „semer du vent“ (p. 37). L'auteur ne se gêne pas: il dit son fait à tout le monde; quiconque n'a pas de nationalité, a bien le droit de la dénier à qui que ce soit!

Et cependant, ci et là, cet observateur intelligent, qui a lu tout de même plus qu'un touriste, a des échappées vers les réalités historiques qui ne viennent pas du désir de dire toujours autrement que les autres: il faut lire ce que M. Sloane écrit sur les Phanariotes et la „grande Idée“, hellénique, la vraie „grande Idée“, telle qu'on la trouve dans l'appel du prêtre macédonien Daniel au XVIII-e siècle (voy. ci-dessus, p. 129), sur l'âme grecque d'aujourd'hui, ses défauts et ses qualités. Mais aussitôt on apprend que les Croates sont aussi, en partie, descendants des Bulgares asiatiques (pp. 40-41), pour finir par d'excellentes considérations sur le sens réel du problème macédonien. Il y a tout ce qu'on veut dans ce chapitre, même une condamnation du système autrichien (pp. 44-45): Abdoul-Hamid seul est presque complètement oublié, jusqu'aux dernières pages (il aurait connu — p. 46 — lord Stratford). N'étant pas Arabe, il ne pourrait être calife, etc.).

On en revient aux nations des Balkans — car il faut que ce livre n'ait pas de système — dans le troisième chapitre: *Balkan peoples* (pas: *nations*, pourquoi pas: „nationalities“?). Il faut bien en parler puisque ce sont des „spécimens politiques intéressants“, occupés à des problèmes qui existaient pour l'Occident „trois siècles auparavant“¹ et ayant, en plus, des „conceptions primitives en fait de finances, d'administration et surtout de relations internationales“, des „notions rudimentaires sur ce que peut être un État et une nation“ (p. 51).

C'est, de la part de l'historien, un chapitre d'histoire. Mais les Thraces—Gètes et Daces—ne peuvent pas être localisés au Sud

¹ L'auteur croit, naïvement, que dans l'Ouest les distinctions de religions, de confessions et même de races ne jouent qu'un très faible rôle (p. 86).

du Danube pour laisser aux Scythes les territoires au Nord de la rivière. Le costume populaire du Balcan entier (et non seulement celui des Roumains et des Serbes) est le costume des Thraces, et cela sans aucun emprunt à „la tunique romaine“; les „opankas“ slaves sont les *opinci* des Roumains aussi. Les Scythes ne sont nulle part exclusivement des Mongols, leur classe dirigeante au moins (voy. les explications de M. Minns; ce „Bulletin“, I, p. 36); les Scythes d'Europe ne sont pas d'une race différente, ils n'ont pas les caractères et les coutumes des Germains et ne viennent pas des rivages de la Baltique. Les Illyriens n'ont pas été plus importants que les Thraces; rien ne prouve leur descendance du Nord („Persians“ à Andrinople — p. 57 — doit être une faute d'impression; que peut bien signifier la „dynasty of Macedon“; p. 58?). Le caractère illyro-thrace des Macédoiniens a été affirmé dans nos leçons sur la „Question de la Méditerranée“ (en roumain; 1913). Les observations sur le refuge des paysans en Grèce sous le régime romain dans les villes et la dégénérescence subséquente de la classe rurale sont excellentes (p. 60): nous avons constaté cet état de choses en Italie pour expliquer l'exode des laboureurs et des pâtres qui purent amener la dénationalisation lente des Illyriens et des Thraces.

En lignes générales, l'auteur a raison en ce qui concerne le caractère mélangé des ancêtres de la race roumaine, mais il oublie de dire l'essentiel: que la part la plus large, la part déterminante reste celle de l'élément indigène, dace. Le touriste, même uni à un professeur d'histoire en Amérique, pouvait être moins catégorique en ce qui concerne le caractère anthropologique des populations du Danube (p. 62): il a trouvé trop facilement sur la rive gauche le nez aquilin des Romains, et celui qui lui a parlé des „nez et lèvres mongoliques“ parmi les Roumains, de la proportion de trois quarts blonds et deux pour cent aux cheveux rouges a fait une mauvaise plaisanterie (*ibid.*), de même que le philologue qui lui aura parlé des „formes persanes“(!) en roumain ou des formes turques (il n'y a dans cette langue qu'une série de mots turcs appartenant pour la plupart au vocabulaire historique d'une culture disparue). Les mots russes sont extrêmement rares, en relation avec ce qui a été emprunté à la Russie du XIX-e siècle en fait d'organisation administrative et militaire; la plupart ont déjà un caractère archaïque.

Il n'y a pas eu de Vandales dans la Dacie proprement dite, et ce n'est pas Adrien qui a ordonné la retraite des fonctionnaires et des légions; du reste il ne régnait pas de 270 à 275 (quel *scholar* pourrait-il affirmer¹?). L'auteur découvrira, en y pensant mieux, le nom d'Aurélien. La littérature historique des Balcons, bien qu' „undeveloped, self-styled“, n'aurait, pas commis de pareilles erreurs, fatales pour le livre d'un professeur d'Université et, de plus, membre d'une Académie.

Je ne croirais pas que l'invasion d'Alaric amena des habitants grecs dans ces îles de l'Archipel, qui n'étaient pas, sans doute, à ce moment, ni désertes, ni occupées par une autre race (p 64). Les Ostrogoths de Théodoric n'ont pas, certainement, pillé le Péloponèse, et les faits de cruauté des Vandales sur la „rive de la Grèce“ sont dûs à une compréhension singulière des livres qui ont été employés par M. Sloane pour se documenter. L'empereur Anastase a si peu abandonné ses provinces jusqu'aux murs qui portent son nom qu'on a trouvé des traces de son activité jusqu'aux bouches du Danube, à Istria (communication orale de M. Pârvan). Il n'y a eu *jamais* d'établissements avares en Grèce (p. 86). Évidemment „il y avait au commencement du VI-e siècle plus d'Avares au Nord du Danube qu'au Sud“, puisqu'au Sud il n'y en avait guère.

La Bulgarie des premiers „*κῆποι*“ ne comprenait pas la Valachie (p. 67). Les Magyars sont des Fino-Ougres, et non des Ougro-Turcomans (?! ; p. 67). L'auteur connaît si bien ces événements des migrations balcaniques qu'il s'imagine que „les Slaves au Sud commencèrent à s'établir au VII-e siècle à l'Ouest des Bulgares“ (*ibid.*); „Serbe“ lui paraît venir de „servus“, comme Slave de „sclavus“! Douchane aurait régné de 1330 à 1335! Il serait mort devant Constantinople lorsqu'il demandait aux habitants de capituler (p. 68)! Il n'y a pas un seul mot sur les formations politiques bulgares, sur la vie des Roumains au moyen-âge, mais l'auteur a le temps nécessaire pour une charge violente et brutale contre les orthodoxes et les catholiques, que leurs „superstitions“ auraient bien pu „rendre encore pires“ (p. 68)!

Et la description qui suit pour chacun des membres de

¹ Et cependant, à la p. 122, le même auteur parle du témoignage de Vopiscus concernant l'abandon de la Dacie par Aurélien.

„cette masse ethnique confuse“! Les Serbes, avec leur „vie corrompue“ (*debased*) dans les villes, avec leurs paysans ignorants — les Croates, leurs frères, doivent tout progrès au gouvernement autrichien! —, les Bulgares, „non-ariens“, d'„origine centrale-asiatique“, conduits par des „conceptions de tribu“¹, les Aroumains, des Troglodytes; quant aux Roumains, le gouvernement hongrois et, aussi celui du royaume indépendant les a contraints depuis peu à se fixer dans des villages („village life has been established“; p. 75); ils seraient chargés d'„idées empruntées aux Slaves du Nord“, auxquels ils sont, du reste, apparentés (!), et „moralement pas encore mûrs“; les „extraordinaires“ Albanais, mêlés de Goths (!) et de Croates (!), un „mystère“ pour la science de l'auteur, sont d'„admirables agriculteurs“ (!), qui ont „1.420 mots d'origine roumaine“, 840 mots grecs et 540 slaves (p. 77)². Les „sauvages persécutions“ des Juifs en Roumanie ne pouvaient pas manquer (p. 79).

Les „nations balcaniques“, c'est-à-dire les États actuels, occupent le cinquième chapitre. Cela commence par des considérations justes sur la Jeune Turquie, son ambition et ses errements (p. 85 et suiv.). On retrouvera ces idées aussi dans notre livre roumain, récent, „Histoire de la guerre balcanique“ (contre les Turcs; Bucarest 1915). L'auteur croit cependant que dès 1908 la Roumanie, cachant avec prudence ses intentions, poursuivait un but d'agrandissement et qu'elle agitait par „ses agents en Macédoine“ (qui n'ont jamais existé) les „Vlaques sauvages“ (on croirait vraiment qu'il s'agit d'anthropophages balcaniques authentiques ayant des préférences pour les professeurs américains; p. 88). Personne, de même, n'a pensé à rendre le roi de Monténégro responsable des conflits qui s'ensuivirent (p. 89). La Zenta des Balchides, dont le Monténégro s'est détaché, n'était pas une principauté purement slave (p. 91). Et comment est-ce possible que Stipan le „hertzog“, fondateur de l'Herzégovine, qui aurait bâti, d'après l'auteur, le couvent de Cettinge, soit le propre grand-oncle de Scanderbeg, alors que Stipan combattait, ainsi que M. Sloane le dit lui-même, au moment même où le héros albanais finissait ses jours?! Ce qui est dit sur le Monténégro au XIX-e siècle est

¹ Cette définition ethnique de la tête bulgare est adorable: „neither short, nor long, but of a middle typus, quite their own“ (p. 72).

² Scanderbeg et Bibdoda sont les deux „héros nationaux“!

assez exact, sauf les noms estropiés, p. ex.: Vucido, Novosella, Lortshan = (Lovtschen etc.): l'auteur y a résidé quelque temps („some length“).

On trouvera de bonnes pages sur les Grecs modernes. Mais il est absurde de dire que les Phanariotes trouvèrent dans les principautés roumaines, siège d'une ancienne civilisation originale et lieu de refuge pour tous les lettrés du Balcan, seulement „une population native à demi-barbare“ (il faut penser aux boïars fiers et avides de savoir, initiés aux progrès de l'Europe occidentale) et qu'ils purent „poursuivre un procès d'assimilation qui rendit ces principautés plus grecques que n'importe quel autre territoire sauf celui de la Grèce proprement dite“ (mais la langue de l'Église, de l'État, des écoles en partie resta toujours le roumain !); Nicolas Maurocordato, loin „d'introduire en usage la langue grecque“, recommandait à son fils Constantin de ne pas amener avec lui des étrangers, et ce fils ordonnait à ses administrateurs de ne pas faire leurs rapports en grec. L'influence des Phanariotes sur le développement des villes roumaines, qui se seraient „élevées à un haut degré de civilisation hellénique“, est toute imaginaire: toujours en mal d'argent, ces pauvres princes furent contraints à vendre le domaine même de ces villes. Il ne fallait pas l'„opiniâtreté“ des Roumains pour conserver leur nationalité: personne n'a pensé à l'attaquer; les derniers de ces princes seuls introduisirent le grec dans les actes qui conféraient une dignité ou une fonction à quelque intime ou courtisan.

Il n'y avait pas sous le drapeau d'Alexandre Hyspantis des aventuriers „recueillis dans la Russie méridionale“ (p. 105); mais on apprendra avec intérêt qu'une cité américaine fut fondée alors qui porte le nom d'„Ypsilanti“ (p. 105). Le Sultan Mahmoud n'a jamais pensé à offrir la Morée elle-même à son vassal d'Égypte (p. 106).

Une dizaine de pages concernent la Roumanie, dont les „prétentions“ latines sont tournées en dérision, „à la froide lumière de la science“ (!)¹. L'auteur commence par les pillages de Pavan-oglou, sans dire un mot du passé de la Moldavie et de la Valachie, du mouvement d'idées qui les agitaient depuis long-

¹ M. Sloane croit encore, sinon aux sorcières, au moins à la théorie de Roessler: il s'appuie sur une autorité aussi sûre que celle du médecin Fischer, un oculiste de Bucarest (p. 122).

temps; serait-il possible d'arriver à un certain degré de compréhension par cette voie? „La Valachie était de fait une province russe jusqu'en 1812“ et, plus loin, en ce qui concerne la Moldavie, „l'Autriche fut contrainte de se retirer de la Bucovine et de la Dobroudscha (!), devant les attaques combinées de la Russie et des Serbes, en 1810“. Je gage devant cette assertion énorme que l'auteur n'a jamais vu une carte historique des Principautés. La révolution roumaine de 1848 est transposée en 1821 pour qu'elle soit „contemporaine (*sympathetic*) avec les mouvements grecs (p. 119)! Après le traité de Paris—qui amena la double élection du prince Cuza, en 1859, — l'auteur croit qu'il y eut deux nouveaux princes nommés avant cet événement. Le grand acte est pour lui la reconnaissance de la part du Sultan en 1861! Il ne se doute pas même que le coup d'État accompli par Cuza en 1864 avait pour but la délivrance économique et sociale des paysans; il se borne à parler de l'„introduction d'un nouveau système, bien que loin d'être fini“... Quant à la guerre de 1877-78, il faut voir la liste de localités que donne M. Sloane comme places des victoires roumaines: il y aurait eu même un grand combat à „Califatu“! A Bucarest, qu'il paraît avoir visitée, il n'a vu que la mode française et... les boiars.

Pour les Bulgares, il y a une grosse erreur dès le commencement: le souverain *serbe* qui aurait régné à Trnovo à la fin du XIV-e siècle, pour avoir ensuite l'alliance des Serbes et des Bulgares avec Charles d'Anjou! Sur la page suivante il est déjà question des événements de 1860! Le second État fondé par ces Slaves, „plutôt stupides“ (p. 102), est la Serbie, dont les paysans vivaient jusqu'au dernier temps „comme des serfs, ignorants, stupides et bêtes“ (p. 135). La révolte contre les Turcs est „le mouvement de défense du ver qu'on écrase“ (p. 136). Le prince Michel, le plus grand des régents serbes du siècle passé, est „apparently worthless“ (p. 138), mais il se montre „plus sage qu'on ne l'aurait cru“. Le tableau de la Serbie malheureuse tracé par M. Sloane est sans doute fortement exagéré et l'idéal national d'une brave nation n'est pour lui qu' „une espèce d'*imperial insanity*“ (p. 144). C'est en effet une „chanson de berceau“, et on l'a bien vu pendant les efforts surhumains faits pendant quatre guerres qui se sont succédées presque sans interruption.

M. Sloane s'arrête longuement sur la „révolution (turque) de

1908 et ses conséquences“. Des pages de répétition, avec bien peu de choses nouvelles (comme l'affirmation que la Bulgarie devait sa supériorité envers la Serbie et la Grèce à l'enseignement que ses hommes politiques avaient reçu à l'école américaine, au Roberts College, de Constantinople; p. 150) ou bien les renseignements habituels de tout auteur d'„abrégés“. Cependant l'exposition est très vivace, et maintes idées générales justes pourraient être relevées (par exemple les appréciations sur l'action des Italiens à Tripolis). Les débuts diplomatiques du conflit de 1912 sont cependant traités d'une manière tout à fait insuffisante (p. 62). M. Vénizélos est considéré plutôt chichement dans la seule ligne qui lui est consacrée comme étant, „selon l'opinion courante (admittedly), un homme d'État de moyens supérieurs“ („of the highest power as a statesman“; p. 164; mais voy. aussi plus loin, pp. 193-194, 236-237).

En ce qui concerne la seconde guerre balkanique, il n'y a eu jamais en Roumanie que des aventuriers politiques qui aient parlé de la possibilité d'annexer Varna (p. 168); nous connaissons assez notre propre pays pour le dire expressément. Les gens sensés n'ont jamais nourri qu'un idéal s'arrêtant aux limites des droits nationaux. En échange, M. Sloane croit que, avant le conflit avec les alliés, la Bulgarie attaqua la Roumanie et la Turquie (p. 175)!

Il serait difficile de caractériser les chapitres suivants. Ils reprennent sous d'autres points de vue l'histoire des derniers conflits balkaniques. Le chapitre VII commence par rappeler que M. James Bryce lui-même était partisan d'une ligue balkanique, seule solution du problème de l'avenir de la péninsule. Ce qui suit sur le développement de cette idée dans les Balkans mêmes est généralement connu. Il est faux que la Roumanie ait eu vers 1897 une entente secrète avec la Serbie pour arracher des territoires à la Bulgarie (p. 187). Mais nous savons par une source inédite que *la Roumanie rejeta vers 1880 déjà l'offre turque d'une alliance contre la principauté voisine*; on le verra par la collection de documents concernant la politique de la Roumanie sous le roi Charles I que nous comptons publier prochainement. Il est tout aussi vrai que le plan d'une alliance roumano-grecque en 1901 échoua. Il n'y a pas eu non plus un „arrangement“ entre

les Jeunes Turcs et la Roumanie contre la Bulgarie en 1910 (p. 193). La cause de la retraite du cabinet Brătianu en 1911 n'a été guère la politique extérieure des libéraux (p. 194). Nous ne sommes pas en mesure de contrôler les autres renseignements, de source secrète, que l'auteur croit pouvoir donner dans ce chapitre.

Nous avons essayé aussi, dans l'„Histoire de la guerre balkanique“ mentionnée plus haut, de fixer le caractère de chaque nation des Balkans dans la guerre commune contre les Turcs. M. Sloane consacre tout un chapitre à ce problème, en commençant par des distinctions ethnographiques, comme celle qui fait des Valaques du Pinde des Slaves (p. 210). De fait, il est question plutôt des provinces occidentales de la Turquie sous le nouveau régime de „liberté“. Écrivant avant le mois de juillet 1914, l'auteur trouve dans son âme sensible l'indignation qu'il faut pour condamner les crimes affreux et ignobles perpétrés par les belligérants chrétiens du Balcan deux ou trois ans auparavant; l'auteur constate que ces faits abominables n'ont été accomplis que par les brigands qui accompagnaient les armées, et on sait que les armées de l'Europe civilisée ne sont accompagnées à ce moment par aucune espèce de brigands. Il paraît cependant (p. 220) que les „Balcaniques“ ont eu aussi les poètes de leurs hauts faits. Les pamphlets consacrés à dénoncer et à excuser ces horreurs ont malheureusement aujourd'hui leur pendant bien au-delà du „coin sauvage du monde“ dont parle M. Sloane. J'avoue ne plus apercevoir nettement, après la lecture du livre de M. Bédier et de la réponse allemande aussi, en quoi peuvent consister les trois siècles d'avance morale que l'auteur accorde à l'Occident en comparaison avec ce malheureux Balcan. Je suis convaincu que M. Sloane cherche à ce moment à travers l'Europe la „morale chrétienne“ et le „sens esthétique“ (p. 233) qu'il n'a pas trouvés dans ce monde inférieur. On s'étonne vraiment de rencontrer une appréciation loyale de la renaissance morale des Serbes et des Grecs.

Un avant-dernier chapitre traite de l'attitude des Puissances pendant ces conflits. Presque toutes les explications données par l'auteur ont été démenties par les terribles événements qui se passent depuis une année. L'Amérique seule peut être donc con-

sidérée comme le siège des idées d'humanité et de fraternité entre les peuples. Ainsi soit-il ¹!

Par les dernières pages on verra ce que le professeur de la „Columbia University“ „espère“ et ce qu'il „craint“. Il espérait la paix européenne et se donnait la peine de présenter des arguments (p. 274 et suiv.). Il croyait fermement à la mort prochaine des conceptions nationales, qui sont aujourd'hui comme une frénésie universelle (*ibid.*).

Nous avons consacré presque un numéro de notre „Bulletin“ à ce livre vivace et brillant, qui, malgré ses trois éditions pendant une seule année, n'apporte presque rien de nouveau. Nous y avons été déterminés par deux considérations. Il faut protester désormais résolument, avec preuves à l'appui, contre toute tentative d'impérialisme culturel, croyant avoir le droit de bafouer des civilisations nationales très anciennes, qui ont eu leurs temps de gloire et qui n'ont déchu qu'en défendant les autres, contre tout déploiement de mépris envers une profonde moralité populaire comme celle de ce Balcan calomnié de la part d'une civilisation morale qui a abandonné les anciennes bases de notre patriarcalisme et vacille encore, n'en ayant pas trouvé d'autres, et enfin contre toute critique d'un internationalisme qui n'a rien donné d'original à la civilisation humaine, envers ces réservoirs de nouveaux courants pour la civilisation de l'avenir que sont les petites nationalités en retard.

Et, secondément, nous avons voulu montrer quel est le point de vue dont la grande Amérique — à notre regret — considère nos espérances et nos illusions, nos efforts et nos errements, nos combats et nos discordes, en un mot tout ce que nous faisons pour notre défense et notre droit. N. Iorga.

* * *

Oesterreichisch-ungarisches Rotbuch, diplomatische Aktenstücke zur Vorgeschichte des Krieges 1914, Volksausgabe, Vienne 1915.

Le Livre Rouge autrichien est très sobre et très prudent. Il

¹ L'auteur est-il bien certain que l'Asie Mineure n'offre pas pour la race turque un réservoir de sources saines et actives (pp. 268-69)? Les témoignages qu'il invoque ne sont guère convaincants. Les faits de Gallipolis contredisent singulièrement le pessimisme de M. Sloane sur les vertus militaires des Turcs (pp. 269-270).

commence par des rapports sur le crime de Séraïëvo. Le conseiller de légation Stock, de Belgrade, croit découvrir une répétition de l'immolation du Sultan Mourad I-er par Miloche Obilitsch, fait dont on célébrait justement l'anniversaire (pp. 8-9). Il relève que la fête fut aussitôt arrêtée à Belgrade; il prétend cependant qu'elle aurait duré „in der Dunkelheit“ (on se demande de quelle façon pouvait-il être informé sur ces faits se passant dans l'„obscurité“, et on peut mettre en doute aussi les exclamations cruelles que des „témoins“ aurait rapportées). Le 30 juin la police de Belgrade est dénoncée comme étant restée indifférente au meurtre, refusant de faire des recherches (p. 9). Des démonstrations de joie sont attestées dans les provinces récemment conquises sur les Turcs (pp. 9-10). On les signale aussi à Niche, avec l'observation que les marchands se sont montrés plus réservés (p. 11). L'attitude des cercles officiels est qualifiée d'„amère ironie“ (*ibid.*).

Le premier rapport du ministre d'Autriche à Belgrade, von Giesl, est daté du 21 juillet. Il dénonce les intentions de conquête de la Serbie au détriment de la monarchie voisine, surtout après les événements de 1912-3. „Il suffit d'avoir vécu huit jours dans ce milieu et d'y fonctionner, pour s'en convaincre“ (p. 12). La mort du ministre russe Hartvig et les émotions de la campagne électorale ont accru ces sentiments. A la suite de l'attentat, on espère la révolution en Bosnie et Herzégovine, sinon aussi dans d'autres provinces des Habsbourg, et une forte fermentation dans les régiments slaves de l'empereur et roi (pp. 12-13). On est convaincu que c'est un corps politique qui se démembre de soi-même (*ibid.*). M. Giesl est d'avis que „le règlement de comptes avec la Serbie, une guerre pour la situation de Grande-Puissance de la Monarchie, et même pour son existence comme telle, ne peut plus être évitée“ (p. 14). Il faut nettoyer „les écuries d'Augias“ de ces intrigues (*ibid.*). Dès le lendemain la note, la fameuse note du comte Berchtold est expédiée.

Suivent les négociations entamées sur ce sujet avec les autres Grandes Puissances. On fait savoir à Londres que la police de Belgrade a fait disparaître certains complices du crime (p. 23). Les intérêts économiques sont invoqués aussi pour refuser une discussion plus étendue et se maintenir à une demande de satis-

faction péremptoire (p. 23). On fait observer à lord Grey que „la collaboration des organes de la police austro-hongroise n'atteint nullement la souveraineté de l'État serbe“ (p. 24), dont, il faut noter, rien ne prouvait la complicité au meurtre et nul n'avait donc le droit d'accuser. Le ministre anglais aurait cependant reconnu à la diplomatie viennoise ce droit, et à Paris même on aurait admis la nécessité d'„une intervention énergique“ (pp. 25-26): le ministre de la Justice, qui fonctionnait comme ministre des Affaires Étrangères, aurait même approuvé le point de vue autrichien: que l'affaire ne regardait que Belgrade et Vienne (p. 26), mais on tenait néanmoins à sauvegarder les „droits souverains“ de la Serbie (p. 27).

Ce n'est qu'à Pétersbourg — et cela est bien naturel — que les prétentions autrichiennes furent soumises à un examen plus attentif (p. 27 et suiv.). On y mit en doute la complicité serbe à l'attentat. Et ensuite: „Je sais bien“, dit M. Sazonov, „de quoi il s'agit: vous voulez faire la guerre à la Serbie, et c'en est le prétexte“ (p. 27). Une pareille intervention en légitimera bien d'autres. — Non, si la Serbie sera plus sage (*wenn Serbien guten Willen hat, ein ruhigeres sein als bisher!*). Et pourquoi se donner la peine de mettre ensemble le dossier des „preuves“ puisqu'on a lancé un ultimatum et qu'on veut, de fait, la guerre! Il n'est plus curieux de rien apprendre *après* l'ultimatum (le comte Berchtold préférait le considérer comme „une démarche à terme“; p. 30). Et il nous semble bien que le ministre russe avait raison de ne pas vouloir figurer parmi les appréciateurs d'une cause que la plus forte des parties avait déjà jugée, entendant punir sans retard l'autre partie. Aussitôt on faisait savoir par une circulaire télégraphique que „la Russie ne peut pas rester indifférente au conflit“ (p. 29). Et, de fait, elle n'aurait pu le faire.

L'Autriche veut „dévorer la Serbie“, était à ce moment, le 24 juillet, l'opinion du ministre russe; non, elle ne veut qu'„infliger à la Serbie le châtement mérité“ fut la formule conciliante et parfaitement conforme au droit des gens (!) que lui opposa le ministre d'Allemagne à Pétersbourg (p. 30).

Le terme ne sera pas prolongé; l'intervention armée se prolongera aussitôt après l'échéance; la Serbie en paiera les frais, telle fut la réponse définitive donnée par le comte Berchtold, le 25 (p. 88). C'est par seule politesse et „à titre d'information“ qu'on

s'est adressé aux Puissances, telle fut l'explication que reçut, le même jour, le chargé d'affaires russe à Vienne (pp. 88-89).

La Serbie offrit tout ce qu'elle pouvait, et même un peu plus. M. Giesl annonça son refus et, le même jour, la mobilisation serbe. Elle s'était produite environ trois heures auparavant, et M. Pachitsch avait bien le droit de croire que cette mesure de défense est peut-être nécessaire. On opposa cependant la mobilisation serbe, qui ne pouvait pas être, comme celle de la Russie, une menace et un danger pour l'Autriche, à un projet de réponse présenté, le 25, par lord Grey (p. 100).

Quant à la Russie, le comte Berchtold considérait avec indifférence l'idée que cette Puissance serait disposée à accepter ce moment pour la grande liquidation sanglante; mais, si „la Russie y pense mieux“ (*mit sich selbst zu Rate ginge*), si elle ne cède pas aux „éléments belliqueux“, on peut lui fournir de grâce quelques explications: l'Autriche et Hongrie ne convoite pas la terre serbe parce qu'elle est „territorial saturiert“ (p. 96); au contraire on a „toléré“ l'agrandissement du petit voisin. „Nous irons donc jusqu'au bout“ (p. 97). Tout au plus la „collaboration“ de la police impériale et royale pourrait-elle être limitée à l'établissement d'un „bureau de sûreté“ commun à Belgrade, analogue à celui que la Russie entretient à Paris, — avec cette différence, bien entendu, qu'il n'y avait pas à Paris de policiers allemands chargés de poursuivre, de commun accord avec la police française, ceux des Alsaciens et Lorrains qui auraient comploté pour arracher ces provinces à l'Allemagne. Le 27, malgré certaines hésitations, l'ambassadeur d'Autriche à Pétersbourg déclarait que son Gouvernement ne reculera devant „aucune conséquence“ (p. 101). „Les choses se développent“, *die Dinge sind im Rollen*, écrivait-il de sens rassis.

Le 26 juillet déjà la question se trouvait cependant dans une autre phase. On discutait à Pétersbourg la mobilisation russe, et on la discutait avec le ministre de l'Allemagne. Quant à la proposition d'une conférence européenne (voy. plus haut, no. 2), l'Autriche laissait à l'Allemagne le soin de la refuser en faisant valoir l'impossibilité de consentir à une pareille humiliation de son alliée (p. 116). Et, au moment où son ambassadeur refusait à M. Sazonov d'entrer en pourparlers sur la note (pp. 120, 128), tranquillement, elle déclarait, le 28, la guerre à la Serbie, sans

retarder d'un moment l'ouverture des hostilités, sous prétexte qu'elles avaient déjà commencé de l'autre côté (p. 121). „Si vous avez l'intention de faire, quoi qu'il soit, la guerre à la Serbie et que vous supposez que la Russie restera tranquille“, faisait observer aussitôt lord Grey, „vous prenez sur vous un gros risque. Si vous pouvez amener la Russie à rester tranquille, je n'ai rien à dire. Mais, si vous ne le pouvez pas, les possibilités et les dangers sont incalculables“; et, loyalement, il annonçait que la flotte anglaise, rassemblée à Portsmouth, ne sera pas démobilisée (p. 118). On lui fit savoir que l'Angleterre n'est pas „directement intéressée“ au conflit et que le ministre anglais „n'est pas sérieusement (*gründlich*) informé sur la grande importance des problèmes que la Monarchie doit résoudre“ (p. 122). On n'accordera à personne la „grâce“, la „Straffreiheit“ de la Serbie (p. 123). Lorsque l'Allemagne dut soumettre à son alliée les propositions de lord Grey de continuer les négociations sur la base de la réponse serbe, on se borna à Vienne à communiquer par une circulaire qu'on n'entend pas en vouloir „à l'influence russe dans le Balcan“, car „ce serait admettre que la propagande dirigée contre la Monarchie n'est pas seulement serbe, mais aussi russe“ (p. 125). La diplomatie ne peut, vraiment, être plus aimable que cela ! Quant à l'Angleterre, on accepte volontiers ses services pour retenir... la Russie (*ibid.*).

Le 30 juillet enfin, par un simulacre de changement à vue, le comte Berchtold consentait à „expliquer“. (*erläutern*) sa note et à examiner les questions qui se rapportent directement aux relations entre l'Autriche et la Russie (p. 130 et suiv.). Mais „expliquer“ ne signifiait pas, bien entendu, „dédire“ (*abhandeln*) quelque chose de ce document. Alors à quoi bon cette explication, qui ne devait mener à aucun débat, à aucune concession ? Et, encore une fois, si lord Grey veut offrir sa médiation, on l'accepte, à condition que les hostilités contre la Serbie ne seront pas interrompues et que, grâce à l'Angleterre, la Russie ne bougera pas (p. 133).

Les paroles aimables que sut trouver au dernier moment le comte Szapáry, ambassadeur d'Autriche à Pétersbourg, paraissent cependant montrer qu'il s'agissait au fond d'une tentative d'intimidation. Elle n'avait pas abouti, et devant l'irréparable la diplomatie des comtes Berchtold et Tisza eut bien un soubresaut

d'horreur en voyant ce qu'elle préparait à l'humanité entière (pp. 135-136).

La marche des événements fut donc la suivante : expansion autrichienne dans les Balkans, main-mise sur la Bosnie et l'Herzégovine, annexion de ces provinces habitées par la race serbe, contre-coup naturel en Serbie, meurtre de l'archiduc François-Ferdinand et de sa femme, décision de l'Autriche d'empêcher les revendications serbes — parfaitement justes au point de vue national — par une intervention diplomatique menaçante — pas du tout juste au point de vue du droit des gens — ; appréhensions de la Russie concernant l'influence d'un succès autrichien pour son prestige dans le Balcan ; renouvellement de la tentative— qui avait réussi en 1908—d'intimider la Russie, et, pour résultat, ce que l'humanité a perdu jusqu'à ce moment.

Nous ne fixerons pas autrement, comme historien, cette fois aussi, les responsabilités.

N. Iorga.

* * *

J. Holland Rose, *The origins of the war*, Cambridge 1915.

C'est la troisième édition d'un ouvrage qui a trouvé un très bon accueil auprès du public anglais, ainsi que, du reste, les autres ouvrages de l'auteur, consacrés à l'époque napoléonienne et, comme dans son „Development of the european nations“ (1870-1900), aux derniers problèmes de l'histoire contemporaine.

Livre d'un historien, ayant recours aux sources, qu'il cite soigneusement, sans que cela nuise à l'allure vive de son exposition.

Ce qui nous intéresse, c'est, en quelque façon, le chapitre IV („Maroc. Chemin de fer de Bagdad“), mais surtout le chapitre, la „lecture“ VI, „Question d'Orient“ (p. 115 et suiv.).

Il commence par une citation d'un discours de M. Tittoni, commandant, en décembre 1908, aux États des Balkans une ligue qui serait en même temps une garantie de la paix en Europe.

L'auteur relève avec raison le grand succès du baron Marschall, qui, ayant perdu à Constantinople tout le terrain par la chute du despotisme d'Abdoul-Hamid, sut le regagner pendant l'année suivante (pp. 85-86) et il marque énergiquement le rôle fortifiant pour la Turquie que devaient avoir les chemins de fer financés

par les Allemands en Asie Mineure et en Syrie (pp. 88-89; cf. pp. 121-122): cette Turquie fortifiée devait menacer les Anglais en Égypte et les Russes au Caucase, dans une future guerre pour la domination du monde.

Le problème des Balkans est pour M. Holland Rose „le plus complexe qui ait agité le monde depuis la chute de l'Empire romain“ (p. 115). Les races errantes arrêtées par la barrière des Carpathes ont été englouties, mêlées et rarement unifiées dans le vaste réservoir de la Péninsule et, en échange, les Carpathes ont arrêté le reflux venant de l'Ouest —, ce qui est encore parfaitement vrai (p. 116). Elle est aussi „un pont vers l'Asie Mineure“ (*ibid.*). La formule que la question d'Orient commence à Cossovo, en 1389, et non à Constantinople, en 1453, est aussi justifiée¹. Les causes de l'incapacité des Turcs à gouverner avec leurs propres moyens est cependant beaucoup plus compliquée que l'influence délétère du Coran (p. 117). L'auteur rappelle les recommandations faites dès 1843 par les patriotes italiens à l'Autriche pour diriger son ambition vers la péninsule orientale du Sud européen (p. 118). Il reconnaît que l'appui accordé par l'Angleterre en 1875-77 à la Turquie récalcitrante amena justement la guerre qu'il devait rendre impossible (p. 119). Il croit que, avant le congrès de Berlin, l'Autriche demanda formellement qu'on lui reconnaisse le droit de s'étendre sur la Macédoine et l'Albanie, jusqu'à Salonique (p. 119). Mais il est impossible d'admettre que les deux derniers Obrénovitsch étaient disposés „à placer la Serbie sous le vasselage de l'Autriche“, d'une autre façon que par une politique de dépendance pratiquée à certains moments (p. 121)². On trouvera un extrait du livre de voyage de M^{lle} É. Durham sur les moyens de „prestige“ employés par l'Autriche pour raffermir sa situation dans le Balcan (pp. 123-124): les consulats allaient devenir des résidences de gouverneurs.

La qualification du régime des Jeunes Turcs (p. 130) est parfaite, et cette réponse d'une Anglaise à un des propagandistes du nouveau crédo ottoman qui annullait par mesure administrative les nationalités: „vous pouvez faire, si vous le voulez, une loi que tous les chats soient des chiens; ils n'en resteront pas

¹ Mais les Bulgares actuels ne sont pas Tatars; le sang des ancêtres turcs de la steppe représente bien peu dans leur organisme national présent.

² Du reste on attribue les mêmes intentions au roi Pierre (p. 129).

moins des chats“. Les causes du conflit entre les alliés balcaniques sont indiquées (pp. 131-132) avec discernement. Évidemment l'Autriche ne voulait pas les „quatre blocs solides“ sur la voie Berlin-Vienne-Constantinople! Des incitations venues de la même source contribuèrent certainement à ramener les Turcs à Andrinople.

Les origines balcaniques de la guerre européenne sont aussi très bien traitées dans le chapitre suivant (des preuves pour l'adhésion donnée par l'Allemagne aux prétentions de l'Autriche envers la Serbie, p. 164 et suiv.).

N. Iorga.

* * *

Dr. Albert Thumb, *Grammatik der neugriechischen Volkssprache* (dans la Collection „Göschen“, no. 756), 1915.

Le professeur de Strassbourg, bien connu aux philologues par ses solides recherches sur le grec, depuis la *κοινή* jusqu'aux dialectes de la Grèce actuelle, nous donne cette fois un petit manuel du grec moderne populaire.

Ceux qui connaissent l'excellent ouvrage que M. Thumb a consacré à l'étude du néo-grec, le *Handbuch der neugriechischen Sprache* (1-ère éd., 1895; 2-e éd. 1910), auquel il faut constamment avoir recours, reconnaîtront dans ce petit manuel les qualités éminentes du savant philologue.

Malgré le petit cadre de la collection „Göschen“, l'auteur y présente au public un résumé de la grammaire du grec moderne aussi complet que son premier travail. Les dialectes y sont brièvement caractérisés à part: le texte même, muni de nombreuses notes, n'y manque pas.

N. Bănescu.

* * *

Ștefan Cățoiu, *Studiu asupra băncilor și cooperativelor românești din Transilvania și Ungaria în comparație cu băncile noastre populare*, Bucarest 1915.

L'auteur déclare avoir entrepris sur les banques et les coopératives roumaines de Transylvanie une étude plus étendue, dont il détache un fragment pour le public de Roumanie, à l'usage duquel il tâche de fixer aussi des termes de comparaison entre ces banques d'outre-monts et les banques populaires fondées depuis dix ans dans le royaume même, où elles prospèrent.

Il montre le grand rôle d'initiative que joua la banque „Albina“ („l'Abeille“), de Hermannstadt, fondée en 1872 et qui dispose aujourd'hui d'un capital de 6.000.000 couronnes. Le capital général des banques roumaines de Hongrie atteint presque la somme de 25.000.000. Il met en regard des faibles associations coopératives des Roumains d'outre-monts les 2.543 banques populaires du royaume, disposant de presque 50.000.000, provenant en grande partie de l'épargne paysanne.

Suivent des tableaux synoptiques sur les opérations des banques roumaines de Transylvanie et des considérations critiques sur la nature même de ces opérations. Des renseignements sur l'association „Solidaritatea“, qui s'occupait dans les derniers temps aussi de l'idée d'une banque d'assurances et d'un service d'information et d'intermédiaire de commerce, finissent la brochure.

N. I.

* * *

M. Andréadès, *Les finances de la Grèce* (dans le „Journal des Économistes“; avril-mai 1915).

Une étude complète sur les finances de la Grèce, de la seconde moitié du XIX-e siècle jusqu'à nos jours. Le premier chapitre traite des questions financières de la Grèce de 1843 jusqu'à la guerre de 1897, quand la Grèce fut soumise à l'humiliation du contrôle étranger. Dans le second, il s'agit des finances du royaume après la paix de Constantinople jusqu'à la guerre balkanique. Les progrès réalisés dans cette courte période sont évidents. Alors que les recettes de la Grèce montaient en 1896 à un total de 96.931.700 frs., elles atteignent en 1911 la somme de 142.519.300 francs. Le total de l'importation et de l'exportation était en 1898 de 226.448.993 drachmes et en 1911 de 314.415.044 drachmes. La dette publique était le 31 décembre 1911 de 977.486.000 drachmes. Dans le troisième chapitre, M. Andréadès expose la situation financière de l'État hellénique pendant et après la guerre balkanique, situation évidemment critique. Ce n'est qu'après un emprunt de 500 millions francs qu'on a pu finir la liquidation des dépenses de la guerre.

L'étude finit par un examen succinct de l'état financier de la Grèce après 1914.

A. Cusin.